



HAL
open science

L'apparition des glaçures plombifères et stannifères : exemples français

Claire Hanusse, Marie Leenhardt, Nicole Meyer-Rodrigues, Lucy Vallauri

► To cite this version:

Claire Hanusse, Marie Leenhardt, Nicole Meyer-Rodrigues, Lucy Vallauri. L'apparition des glaçures plombifères et stannifères : exemples français. L'innovation technique au Moyen Age. VIe Congrès international d'archéologie médiévale, 1996, Dijon, France. pp.242-248. halshs-01830209

HAL Id: halshs-01830209

<https://shs.hal.science/halshs-01830209>

Submitted on 4 Jul 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'APPARITION DES GLAÇURES PLOMBIFÈRES ET STANNIFÈRES : EXEMPLES FRANÇAIS

**Claire HANUSSE, Marie LEENHARDT,
Nicole MEYER-RODRIGUES et Lucie VALLAURI**

L'émergence de la glaçure dans les savoir-faire des potiers est un thème récurrent de l'étude des innovations techniques au Moyen Âge. Pour situer dans le temps et dans l'espace ce processus on doit s'appuyer sur les données archéologiques qui constituent quasiment notre seule source en l'absence de données écrites régionales éclairant d'une quelconque manière ce sujet. Les quelques textes généralement cités et datés des XI^e et XII^e siècles sont bien connus, tel le *De Coloribus et artibus Romanorum* d'Eraclius¹ qui décrit des recettes pour la préparation des glaçures. Mais ils concernent avant tout les régions septentrionales. À côté de ces exemples de formules empiriques, l'archéologie a prouvé la mise en œuvre des glaçures plombifères primitives dès l'époque carolingienne dans le nord de la France.

Précisons immédiatement le type de mobilier qui retiendra notre attention. Nous reprendrons pour ce faire les définitions proposées par Maurice Picon au sujet des revêtements : « les types de matériaux qui sont déposés sous forme d'une mince pellicule à la surface des céramiques, généralement avant cuisson, afin d'en modifier l'aspect ou certaines de leurs caractéristiques comme la porosité. [...] On parlera plutôt de glaçure lorsque le revêtement se présente sous la forme d'une pellicule vitreuse transparente ayant l'apparence du verre, et d'émail si cette pellicule vitreuse est opaque et colorée »². Cependant, comme le précise également Maurice Picon, le terme de glaçure, à condition de spécifier la caractéristique majeure de celle-ci, peut s'appliquer à l'ensemble des couvertes. Nous nous intéresserons dans cette contribution, d'une part aux glaçures plombifères et, d'autre part, aux glaçures stannifères, laissant de côté les glaçures alcalines dont la présence reste marginale, même dans le Midi méditerranéen où elles sont importées du Proche-Orient dès les XII^e-XIII^e siècles.

UNE NOUVELLE PROPOSITION DANS UN DÉBAT ANCIEN

Afin d'apporter une contribution nouvelle au dossier des premières glaçures, nous avons mené une réflexion commune entre chercheurs travaillant sur deux mondes culturels distincts. Ces espaces peuvent être définis comme, d'une part, la France septentrionale concernée par l'apparition de la glaçure plombifère à l'époque carolingienne et, d'autre part, la France du Midi où la problé-

matique intéresse les glaçures plombifères et stannifères au cours de la première moitié du XIII^e siècle.

Au départ de notre réflexion se placent des travaux que l'on peut considérer comme des références dans la bibliographie francophone³ : l'article publié par Gabrielle Démians d'Archimbaud en 1969 concernant la Provence s'en tenait aux faits observés⁴ ; l'article publié par Franz Verhaeghe en 1968⁵ et le chapitre consacré à la céramique dans le Manuel d'archéologie médiévale du doyen de Boüard publié en 1975⁶ posaient clairement la question de l'apparition de la glaçure plombifère. Ces auteurs s'interrogeaient peu ou prou sur des thèmes similaires tels ceux de la continuité ou de la discontinuité entre les productions antiques et les productions médiévales. La proximité ou le voisinage de verriers et de potiers pouvait expliquer, selon Michel de Boüard, l'émergence ou la redécouverte de procédés de vitrification des pots de terre. Les liens entre productions byzantines et occidentales se trouvaient également posés par Franz Verhaeghe. Il soulignait en conséquence la nécessaire identification des voies par lesquelles ce savoir-faire se serait transmis à l'Occident et notamment au nord-ouest de l'Europe (nord des Alpes, région rhénane, Angleterre) où les témoins les plus anciens étaient observés. Le rôle potentiel d'axes de circulation comme la vallée du Rhône ou la vallée de la Garonne était avancé malgré l'absence de matériel. Cependant, cette hypothèse se heurtait au décalage observé par Michel de Boüard et Gabrielle Démians d'Archimbaud entre les datations des productions septentrionales et méridionales. Toutes ces analyses reposaient implicitement sur des conceptions strictement diffusionnistes de l'innovation technique.

Notre propos n'est pas de reprendre l'ensemble de ces interrogations à notre compte. Nous ne prétendons pas non plus présenter dans ce travail un état détaillé de la question pour la France, *a fortiori* pour l'Europe du Nord-Ouest⁷. Cette longue recherche aurait exigé des dépouillements à travers une vaste bibliographie, souvent très dispersée. Par ailleurs, pour la France même, la réalisation d'une synthèse sur la poterie de terre est encore prématurée, aussi bien pour l'ensemble des productions que pour un type de mobilier donné dans une fourchette chronologique étroite. En effet, l'avancement des travaux est inégal selon les régions et dépend souvent de la politique de l'archéologie, de la structuration des équipes, des personnes et de leur détermination à travailler collectivement. On peut ajouter aux raisons

invoquées plus haut le fait que des contextes médiévaux riches et datés de façon absolue demeurent encore peu fréquents ou sont insuffisamment publiés. En outre, les céramiques qui nous intéressent ici sont souvent difficilement identifiables, en l'absence de formes ou à cause de la présence de matériel glaçuré résiduel antique, comme des glaçures primitives. Les erreurs d'interprétation ne sont pas rares. Ainsi, il arrive que des creusets de verriers soient identifiés à tort comme des fragments de pots portant une glaçure qualifiée de primitive. L'établissement d'une base de données de référence exigerait des vérifications de grande ampleur et imposerait en particulier de bien séparer, notamment par des analyses de laboratoire, les productions régionales des importations. Nous souhaitons donc proposer, modestement, une réflexion à partir de données étudiées à des titres et dans des conditions divers par les auteurs de cet exposé. A partir des faits retenus nous formulerons quelques interrogations sur l'apparition des revêtements plombifères et stannifères dans les zones étudiées. Les interprétations seront donc prudentes et limitées à une simple contribution au débat sur l'émergence de la glaçure et à celui plus large de l'innovation technique au Moyen Age.

LES DONNÉES

L'importance qualitative et quantitative de nos informations varie considérablement d'une région à l'autre. Si l'on dispose par exemple pour la Provence, le Languedoc, Tours, Saint-Denis, la Normandie ou le Lyonnais de séries importantes et dans certains cas depuis longtemps étudiées dans leur contexte régional, les observations faites au contraire dans le Sud-Ouest de la France, notamment en Aquitaine, sont moins avancées.

Ces disparités tiennent notamment à l'hétérogénéité des données, en particulier de celles issues des sites consommateurs parmi lesquels on trouve aussi bien des contextes urbains ou ruraux mais aussi des habitats aristocratiques, monastiques ou paysans. Le mobilier disponible provient parfois de découvertes isolées, mais le plus souvent il est extrait de sites qui ont fait l'objet soit d'une intervention ponctuelle, soit de fouilles de grande ampleur menées sur plusieurs années. Les séquences chronologiques concernées dans chaque région constituent un autre facteur essentiel à prendre en compte.

Dans le meilleur des cas, le matériel considéré provient d'ateliers fouillés comme ceux de Bergerac, en Périgord et Sadirac, en Bordelais⁸, Fosses, au nord de Paris⁹ et surtout celui de Marseille¹⁰. L'ensemble marseillais, exceptionnel, se compose de rebuts de cuisson provenant d'un groupe de fours implantés dans un quartier de potiers créé *ex nihilo*, dès le début du XIIIe siècle et ayant produit des céramiques glaçurées à pâte rouge siliceuse et des pots émaillés à pâte calcaire, monochrome ou décorée en vert et en brun (fig. 1). Sont conservées également sur ce site les installations pour la pré-



Fig. 1 - Marseille, ateliers de Sainte Barbe. Vaisselles de table en pâte calcaire : biscuits, glaçures stannifères monochromes ou peintes en vert et brun, XIIIe siècle (cliché CNRS. CCJ J.-P. Foliot).

paration des oxydes indispensables pour l'élaboration des glaçures. Le répertoire morphologique des vaiselles tout comme la présence d'un four à barres de tradition islamique sont de toute évidence importés du bassin méditerranéen. Par ailleurs, l'existence d'autres centres de production est pressentie par l'étude des cartes de répartition ou des analyses physico-chimiques réalisées à partir des mobiliers découverts dans les sites de consommation : ateliers de la région Rhône-Alpes¹¹ mais aussi de Cabasse et Ollières¹² en Provence centrale (fig. 2), de la région de Beaucaire dans la basse vallée du Rhône (fig. 3), de Saint-Quentin-la-Poterie en



Fig. 2 - Rougiers (Var) : cruche à glaçure plombifère produite à Ollières (Var), XIVe siècle (cliché CNRS. CCJJ).

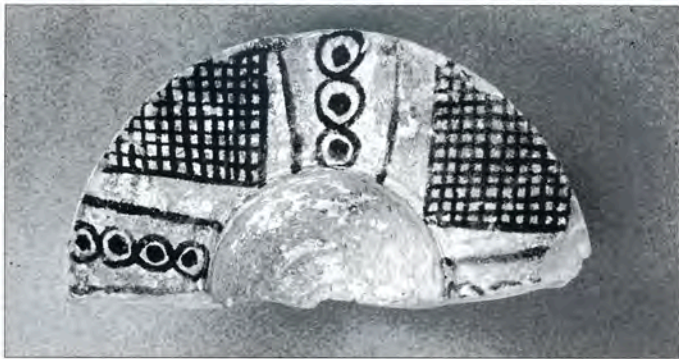


Fig. 3 - Beaucaire, abbaye Saint-Roman de l'Aiguille (Gard) : coupelle en pâte calcaire émaillée et peinte en vert et brun, fin XIIIe-début XIVe siècle (cliché Y. Rigoir).

Uzège (fig. 4), ou de l'aire montpelliéraine (fig. 5) où des productions glaçurées et émaillées sont également attestées au cours du XIIIe siècle¹³.

Malgré les lacunes et le caractère fragmentaire de notre documentation, quelques éléments de réflexion se dégagent que l'on peut résumer schématiquement de la manière suivante.

En France septentrionale, les premières glaçures plombifères sont attestées sur divers sites dans les tous



Fig. 4 - Arles, église des Prêcheurs : récipients en pâte réfractaire de l'Uzège, à glaçure plombifère, et vaisselles calcaires émaillées et peintes en vert et brun, fin XIIIe-début XIVe siècle (cliché CNRS. CCJ. C. Durand).



Fig. 5 - Montpellier, comblement d'un puits : cruches et pichets en pâte rouge revêtue de glaçure plombifère, XIIIe siècle (cliché J. Pey).

derniers siècles du haut Moyen Age, aux IXe et Xe siècles (Tours, Doué-la-Fontaine, Andone, Saint-Denis, Beauvais, Rouen...). Elles sont chaque fois considérées comme des productions régionales¹⁴. Ainsi à titre d'exemple, à Saint-Denis, un lot de glaçures plombifères primitives apparaît dans des niveaux datés du tout début du Xe siècle grâce à des contextes de référence fournissant un *terminus post quem* fiable. Sur l'ensemble des poteries et tessons mis au jour dans les fouilles de Saint-Denis, une faible proportion du matériel (tout au plus 1%), supporte une glaçure plombifère épaisse de couleur vert olive tirant par endroits sur le jaune. Ce revêtement, appliqué sur des pâtes de teinte beige rosé avec un cœur gris sombre, se rencontre associé principalement à un type de cruche munie d'un bec tubulaire et d'une anse plate (fig. 6), mais ces glaçures sont également utilisées sur quelques formes particulières (fig. 7).

Dans le sud de la France, la situation est très contrastée entre les régions du sud-est et celles du sud-ouest. En Provence et en Languedoc, sur les sites de consommation, les seules céramiques glaçurées ou émaillées, trouvées dans les niveaux des environs de l'an mille, sont des importations islamiques, byzantines ou ita-



Fig. 6 - Saint-Denis, quartier de la basilique, dépotoir domestique : fragment de cruche à bec tubulaire décoré de motifs en losange imprimés à la molette et recouverte de glaçure plombifère, Xe siècle (Doc. Unité d'Archéologie de Saint-Denis - cliché E. Jacquot).



Fig. 7 - Saint-Denis, quartier de la basilique, dépotoir domestique : poêlon à glaçure plombifère, vert olive, Xe siècle (Doc. Unité d'Archéologie de Saint-Denis - cliché E. Jacquot).

liques¹⁵. Ce n'est qu'au début du XIIIe siècle qu'apparaissent les premières glaçures d'origine régionale, le changement s'accompagne de l'abandon de la cuisson réductrice, de l'affirmation de la cuisson oxydante et du développement de formes nouvelles, aussi bien dans la vaisselle culinaire que dans les services de table¹⁶.

Dans le Sud-Ouest de la France, il semble que les productions glaçurées locales n'apparaissent que dans le courant du XIIIe siècle dans les contextes de consommation. En Aquitaine en particulier, ces pots à pâte beige, aux glaçures plombifères, mouchetées vert-jaune, présentent des caractères voisins de ce que l'on connaît à la même époque dans l'ouest de la France. Une provenance saintongeaise n'est pas à exclure mais reste à démontrer. La céramique glaçurée de fabrication régionale, attestée avec certitude n'est pas antérieure au XIVe siècle qu'il s'agisse de Sadirac¹⁷ dans le Bordelais où la glaçure est employée avec parcimonie sous les becs verseurs des cruches et pichets à pâte beige ou de Bergerac, en Périgord, sur des pots à pâte rouge¹⁸. Les seules productions glaçurées antérieures, probablement de la seconde moitié du XIIIe siècle, et dont les ateliers seraient à chercher aux environs immédiats de Bordeaux, sont celles de carreaux de pavement estampés largement utilisés comme décor de prestige dans divers sites laïcs et ecclésiastiques¹⁹. Ici, le recours à une technique particulière s'inscrit sans doute dans le cadre de commandes et peut justifier la venue d'artisans extérieurs à la région.

LES CONSTATS

Le décalage chronologique déjà observé concernant l'apparition des glaçures plombifères entre le nord/nord-ouest de la France et le sud, se confirme. Entre les échantillons les plus anciens (Tours, Doué-la-Fontaine, Andone, Saint-Denis, Rouen) et les premiers indices avérés du Midi trois siècles semblent s'être écoulés. En effet, si les données initiales attestées dans l'espace septentrional datent du IXe siècle et des Xe-XIe siècles, en Saintonge, en Aquitaine, dans le Toulousain et dans le Midi méditerranéen, les premières glaçures plombifères apparaissent dans des niveaux au plus tôt du début du XIIIe siècle et plus généralement dans le courant du XIIIe siècle²⁰.

La répartition géographique des échantillons à l'époque carolingienne témoigne d'un emploi simultané d'un même procédé d'imperméabilisation qui s'oppose de fait à toute idée de diffusion à partir d'un foyer initial. Par ailleurs, dès leur apparition comme élément du savoir-faire des artisans, au nord comme au sud, aux IXe et Xe siècles comme au XIIIe siècle, les glaçures plombifères sont épaisses et brillantes démontrant ainsi une maîtrise de la fabrication qui interdit toute espèce d'empirisme dans l'apprentissage de cette nouvelle technique.

A l'exception de la Provence et du Languedoc, en France et en Europe du Nord-Ouest, les faïences,

constituent des marqueurs post-médiévaux car l'apparition des glaçures plombifères précède toujours celle des glaçures stannifères.

A l'intérieur de ce schéma général, la situation en Provence et en Languedoc apparaît donc très singulière puisque en ces lieux glaçures plombifères et stannifères apparaissent presque toujours simultanément au cours du XIIIe siècle. Si ces régions manifestent un retard dans l'emploi de la glaçure plombifère, elles détiennent en revanche une primauté incontestable dans la production des faïences. Les découvertes d'ateliers, dans un excellent état de conservation, autorisent une analyse fiable des conditions de l'introduction des glaçures opaques qui résulte de transferts technologiques directs. En effet à Marseille, il s'agit sans aucun doute d'une circulation d'hommes, venus avec leurs modèles technologiques (fours) et leur répertoire de formes. Leur arrivée a pu être favorisée par la commune, le pouvoir comtal ou épiscopal ou bien par des personnes disposant de capitaux, afin de répondre aux besoins d'une population urbaine en pleine expansion. D'ailleurs ce processus est bien démontré à partir des textes pour l'implantation de l'artisanat potier à Apt par exemple à l'époque moderne²¹. L'acquisition des procédés novateurs s'est faite, semble-t-il, par échange direct. Cette constatation recoupe celle précédemment faite concernant la qualité des premières glaçures plombifères rencontrées tant dans les régions septentrionales qu'en Provence et Languedoc et confirme à nos yeux l'importance des processus d'acquisition exogènes sous l'influence d'artisans de passage ou nouvellement installés dans les communautés artisanales et bousculant les conservatismes²².

Ce point de vue se trouve également conforté par le fait que d'une manière générale, l'adoption de ces techniques semble étroitement liée au renouvellement des formes comme le montrent les exemples de Saint-Denis et de l'atelier de Sainte-Barbe à Marseille. Des transformations semblables ont été d'ailleurs constatées pour l'apparition des céramiques peintes à l'ocre en Ile-de-France ou des céramiques rouges polies dans le Languedoc et le Sud-Ouest.

On ne peut manquer de s'interroger sur les facteurs qui ont favorisé l'adoption de ces procédés car l'emploi de revêtements glaçurés traduit diverses évolutions et relèvent à la fois de considérations sociales et techniques. Les décalages chronologiques observés entre le nord et le sud dans l'émergence des glaçures ou des faïences stannifères sont des phénomènes liés à des mondes culturels différents. Mais, des raisons pratiques peuvent être mises en avant : ces glaçures améliorent l'étanchéité de la vaisselle – des cruches aussi bien que des marmites – elles en facilitent aussi l'entretien et en prolongent vraisemblablement l'usage. Par ailleurs, des effets de couleur et parfois de polychromie qui en résultent relèvent de l'esthétique et des changements dans les goûts auxquels les potiers doivent s'adapter.

Les choix qui s'expriment à travers les formes et les décors dépendent, non seulement de l'état du marché, mais aussi des matières premières propres à chaque région et des structures de production. Ceci nous amène tout naturellement à évoquer certains aspects techniques et plus particulièrement celui du support. On a déjà affirmé plus haut que le développement de la glaçure plombifère s'opère en liaison avec l'adoption et l'uniformisation de la cuisson des pots en atmosphère oxydante. Comme l'observe Maurice Picon, l'essentiel consiste à disposer de fonds de pâte claire afin d'élargir la palette des décors et la transparence de la glaçure. De ce point de vue, la cuisson oxydante présente de nombreux avantages car une fois cuites les terres prennent une couleur claire; dans les autres cas de figure, par exemple lorsque la teinte est rouge, ces avantages sont moins déterminants. En revanche, l'emploi de terres calcaires est à coup sûr primordial pour les faïences. Et pourtant, force est de constater une dérogation à cette règle: la très belle production de vaisselle et de carreaux de faïence réalisée dans les ateliers de l'Uzège utilise des argiles réfractaires (fig. 8).

Pour finir, il faut aussi évoquer le coût des pots glaçurés et émaillés. Si l'on admet que le plomb est une matière première relativement abondante ou tout au moins aisée à se procurer, l'acquisition de l'étain demeure plus complexe puisque l'on a affaire, selon toute probabilité et en l'absence d'analyses, à un produit importé rare et donc relativement cher. Toutes proportions gardées, ces céramiques glaçurées ou émaillées représentent dès leur apparition des objets de luxe. Leur marché bénéficie, comme on a pu le constater, de la dynamique urbaine encouragée par les pouvoirs locaux, laïcs ou monastiques. Saint-Denis, Tours, Rouen à l'époque carolingienne, Marseille, Montpellier, Beaucaire au cours du XIIIe siècle et peu après Bordeaux et Avignon, sont des centres urbains qui ont stimulé l'activité artisanale et favorisé la diffusion rapide de nouvelles esthétiques. Mais au XIVe siècle, la banalisation de la faïence dans le sud comme le développement des glaçures plombifères dans l'ensemble du territoire, mon-



Fig. 8 - Prieuré Saint-Symphorien de Buoux (Vaucluse) : coupe en pâte réfractaire de l'Uzège, émaillée et peinte en vert et brun, 1er tiers du XIVe siècle (cliché Y. Rigoir).

trent à l'évidence l'adaptation des artisans à ces nouveaux procédés et l'uniformisation des goûts.

Si l'on peut affirmer que la faïence stannifère, maîtrisée dès le Xe siècle dans le monde islamique occidental, a été transmise en Provence au début du XIIIe siècle, par des artisans venus de Sicile, du Maghreb ou d'Andalousie, le développement de la technique de la glaçure plombifère demeure plus complexe. Celle-ci est en effet en usage sporadique dans l'Antiquité, mais la continuité pendant le haut Moyen Age est à l'heure actuelle impossible à établir. Les filiations avec le monde byzantin sont tout aussi délicates à prouver: en effet, les récentes fouilles montrent que la catégorie glaçurée dite *petal ware* apparaît à Constantinople dans les années 750-780, alors que ces mêmes décors et glaçures existent aussi à Rome où ils sont de fabrication locale dans des contextes du VIIIe siècle²³. Comme l'a proposé J. Hayes dans sa synthèse récente²⁴ il ne semble pas que toute inspiration soit venue d'Orient en Occident. Il indique aussi avec prudence qu'il faut encore écarter les généralisations. L'apparition de la glaçure a dû se faire par des voies différentes: chaque province ou chaque cité ayant trouvé une solution particulière pour s'adapter à des demandes spécifiques et à de nouveaux goûts. Les réponses à ces questions ne peuvent être apportées, dans l'état actuel des recherches, qu'à une échelle plus réduite voire régionale. En conclusion, rappelons que seules des fouilles d'officines permettront de mieux connaître les différentes structures de production, souvent révélatrices – autant que les vaisseliers sinon plus – de l'origine des artisans et des processus d'acquisition de nouvelles techniques.

Notes

1. *Original treatises of the art of painting*, ed. P. P. Merrifield, Londres, 1849, t. I, p. 182-257; M. de Boüard, « Commentaire du *De Coloribus et artibus Romanorum* », *Medieval pottery from excavation*, Londres, 1974, p. 67-76.
2. M. Picon, J. Thiriot, L. Vallauri, « Techniques, évolutions et mutations », *Le Vert et le brun, de Kairouan à Avignon, céramiques du Xe au XVe siècle*, RMN., Musée de Marseille, 1995, p. 41-50.
3. Il n'est pas question de faire ici œuvre historiographique et de présenter une longue bibliographie sur la question. Nous renvoyons globalement à la bibliographie donnée par F. Verhaeghe dans ses articles de 1968 et 1995 (cf. note 5).
4. G. Démiens d'Archimbaud, « Découvertes récentes de céramiques médiévales espagnoles en Provence. Leur place dans l'évolution régionale », *Actes du 94e Congrès National des Sociétés Savantes*, (Pau, 1969), Paris, 1971, p. 129-164; du même auteur, « Les céramiques médiévales du Midi de la France », *Archéologie Médiévale*, t. I, 1971, p. 303-307.
5. F. Verhaeghe, « La céramique médiévale: problèmes concernant les glaçures », *Berichten van de Rijksdienst voor het Oudheidkundig Bodemonderzoek*, 18, 1968, p. 193-208; F. Verhaeghe, « Het vroeg-Middeleeuwse geglazuurde aardewerk uit Oost-Souburg », dans R.M. van Heeringen, P.A. Henderikx, A. Mars (dir.), *Vroeg-Middeleeuwse ringwalburgen in Zeeland*, Amersfoort, 1995, p. 155-169.
6. M. de Boüard, *Manuel d'archéologie médiévale*, SEDES, Paris, 1975, p. 137-151.
7. Parmi les différents travaux, citons celui d'A. Mainman qui recense les principaux sites où la glaçure est attestée entre le IXe et le XIe s. A. J. Mainman, *Anglo-Scandinavian Pottery from 16-22 Coppergate*, (*The Archaeology of York, 16: The Pottery*, fasc. 5), York, 1990, p. 444-462.

8. Y. Laborie, « La poterie bergeracoise du XIVe siècle : l'officine Sainte-Catherine », *Aquitania*, t. 2, 1984, p. 239-267 ; P. Régaldo, « Poteries médiévales et modernes », *Des Normands au Prince Noir. De Montaigne à Louis XIV, 848-1715*, Catalogue du Musée d'Aquitaine, Bordeaux, 1991, p. 100-103 ; P. Régaldo « Cruches, pichets et cruchons de production sadiracaise du XIVe au XIXe siècle », *L'Entre-Deux-Mers à la recherche de son identité* (Actes du 1er colloque de l'A.H.P.B., septembre 1987), s.l., 1988, p. 81-98.
9. Quelques tessons retrouvés à proximité de zones d'ateliers pourraient indiquer une production de poteries à glaçure primitive sur ce site. R. Guadagnin, « Fosses : un centre de production de céramique en Ile-de-France du IXe au XVIIe siècle », *Revue du Louvre*, n° 4, 1995, p.41-49. Par ailleurs, certains tessons découverts à Saint-Denis seraient susceptibles de provenir de Fosses, mais la relation effective reste encore à établir.
10. H. Marchesi, J. Thiriot, L. Vallauri, (dir.), *Les ateliers de potiers du XIIIe s. et le quartier Sainte-Barbe (Ve-XVIIe s.)*, (DAF n° 65), Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1997, 389 p. ; J. Thiriot, « Les fours pour la préparation des glaçures dans le monde méditerranéen », *La céramique médiévale en Méditerranée, Actes du VIe congrès de l'AIECM2*, (Aix-en-Provence, 13-18 novembre 1995), Narrations Edition, Aix-en-Provence, 1997, p. 513-522.
11. E. Faure-Boucharlat, T. Vicard, B. Maccari-Poisson, S. Savay-Guerraz, *Pots et potiers en Rhône-Alpes. Époque médiévale, époque moderne*, DARA, Lyon, 1995, 315 p.
12. G. Démians D'Archimbaud, M. Picon, « Céramiques d'habitat. Réflexion critique sur les données acquises lors des fouilles de Rougiers », *La céramique (Ve-XIXe s.)*. Fabrication, commercialisation, utilisation, Ed. SAM., Caen, 1987, p. 245-258.
13. G. Démians D'Archimbaud 1981, *Les fouilles de Rougiers. Contribution à l'archéologie de l'habitat rural médiéval en pays méditerranéen*, CNRS, Paris, 1981, 724 p. ; M. Leenhardt dir., *Poteries d'Oc, céramiques languedociennes VIIe-XVIIe siècles*, catalogue d'exposition, Nîmes, Musée archéologique, éd. Narration, Nîmes, 1995, 144 p. ; *Le Vert et le Brun, de Kairouan à Avignon, Xe-XVe siècles*, catalogue d'exposition, Marseille, La Vieille Charité, 1995, RMN., 246 p.
14. B. Randoïn, « Essai de classification chronologique de la céramique de Tours du IVe au XIe siècle », *Recherches sur Tours*, I, 1981, p. 103-114 ; M. de Boüard, « La céramique de Doué la Fontaine (IXe-Xe s.) », *Archéologie Médiévale*, t. VI, 1976, p. 247-286 ; A. Debord, M. Leenhardt, « La céramique d'Andone », *Archéologie Médiévale*, t. V, 1975, p. 209-224 ; *Trentenaire du groupe de Recherches et d'Etudes de la céramique du Beauvaisis. 1967-1997*, (G.R.E.C.B. n° 19), Beauvais, 1997, p. 51-52 et fig. 13bis p. 55 ; N. Meyer-Rodrigues, « Les poteries à glaçure primitive découvertes à Saint-Denis », *Technology and Innovation*, (Conference on Medieval Archaeology in Europe), Pre-Printed Papers, vol. 3, York, 1992, p. 211-221 ; D. Dufournier, E. Lecler, J. Le Maho, « Céramiques décorées et glaçurées des Xe et XIe siècles à Rouen », communication présentée lors de la table ronde, *Les relations entre la Haute-Normandie et le sud de l'Angleterre*, (Dieppe, septembre 1996), dans le cadre des programmes européens « Proximus », résumé, pre-print non paginé.
15. Cathma. G. Démians D'archimbaud, M. Bonifay, M. Picon, J. Piton, L. Vallauri, « Céramiques glaçurées de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Age en France méridionale », *La ceramica invetriata tardo anti-*
- ca e altomedievale in Italia*, a cura di Lidia Paroli, Atti del seminario Certosa di Pontignano, Siena 1990, Firenze 1992, p. 65-74 ; D. Mouton, « Niozelles : Céramiques autour de l'an mil », *Terres de Durance, céramiques de l'Antiquité aux temps modernes*, catalogue d'exposition, Musées de Digne-Gap, 1995, p. 49-50, fig. 78. 79.
16. L. Vallauri et M. Leenhardt, « Les productions », dans, H. Marchesi, J. Thiriot, L. Vallauri, (dir.), *Les ateliers de potiers du XIIIe s. et le quartier Sainte-Barbe (Ve-XVIIe s.)*, (DAF, n° 65), 1997, p. 165-332 ; L. Vallauri et M. Leenhardt, « Mutations et transferts : l'apparition des glaçures dans le Midi méditerranéen », *La céramique médiévale en Méditerranée, Actes du VIe congrès de l'AIECM2*, (Aix-en-Provence, 13-18 novembre 1995), Narrations Edition, Aix-en-Provence, 1997, p. 479-486.
17. P. Régaldo, *op. cit.*
18. Y. Laborie, *op. cit.*
19. C. Norton, « Les carreaux de pavage en France au Moyen Age », *Revue de l'Art*, 1984, p. 59-72 ; C. Norton, *Carreaux de pavement du Moyen Age et de la Renaissance*, (Catalogues d'Art et d'Histoire du musée Carnavalet, VII), Paris, 1992.
20. L. Vallauri, M. Leenhardt, « Mutations et transferts : l'apparition des glaçures dans le Midi méditerranéen », *op. cit.* ; B. Pousthomis, « L'apparition de la céramique glaçurée dans le sud du Tarn », *Archéologie du Midi Médiéval*, t. I, 1983, p. 37-50 ; Fabre-Dupont Maleret, *La céramique et la ville. Le vaisselier bordelais du Xe au XVe siècle à partir des données archéologiques*. Thèse de Doctorat, Université M. de Montaigne-Bordeaux III, 3 vol., dactylographié ; J. Chapelot, « Les artisans ruraux de la terre cuite en Saintonge du XIIIe au XVIIIe siècle », *La céramique saintongeaise des origines au XVIe siècle*, catalogue de l'exposition du 150e anniversaire de la Société d'archéologie et d'histoire de la Charente-Maritime (1er juin-30 août 1991), Saintes, 1991, p. 61-66.
21. H. Amouric, « Les textes prêchent dans le désert. Bédoin-Apt XIVe-XVIe siècles », *1500 ans de céramique en Vaucluse. Ateliers de productions de poteries du Ve siècle au début du XXe siècle*, catalogue d'exposition, Château de la Tour d'Aigues, 1996, p. 63-70.
22. Peut-on par exemple formuler l'hypothèse que, dans le cas du Bordelais, l'acquisition des procédés de fabrication de la glaçure plom-bifère par les potiers locaux ait une origine exogène, conséquence de contacts avec les fabricants de carreaux estampés en activité dans les années 1260-1270 ou bien avec des potiers venus de Saintonge, compte tenu des similitudes techniques et morphologiques constatées entre les productions de cette région et celles de Sadirac et de l'antériorité de ces ateliers ?
23. L. Sagui, M. Ricci, D. Romei, « Nuovi date ceramologica per la storia economica di Roma tra VII e VIII secolo », *La céramique médiévale en Méditerranée, Actes du VIe congrès de l'AIECM2*, (Aix-en-Provence, 13-18 novembre 1995), Narrations Edition, Aix-en-Provence, 1997, p. 35-48.
24. J. Hayes, « Réflexions sur les céramiques paléochrétiennes d'Orient et leurs liens avec l'Occident », *La céramique médiévale en Méditerranée, Actes du VIe Congrès de l'AIECM2*, (Aix-en-Provence, 13-18 novembre 1995), Narrations Edition, Aix-en-Provence, 1997, p. 49-52.

INTERVENTION

Jacques MESSONNIER : A noter la mention de découvertes de céramiques glaçurées vertes sur des sites de consommation à Cosne-sur-Loire, dans le

département de la Nièvre, par Alain Bouthier qui les date du IXe siècle (cf. Catalogue de l'exposition 1996 *30 ans d'Archéologie dans la Nièvre*).